

D
A
N
I
E
L

S
E
R
N
I
N
E

Les Archipels du temps

LA SUITE DU TEMPS - 2

Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DES *MÉANDRES DU TEMPS...*

« UN CLASSIQUE DE LA SCIENCE-FICTION
QUÉBÉCOISE ENFIN RÉÉDITÉ
DANS UNE VERSION DÉFINITIVE...
ET LE DÉBUT D'UNE TRILOGIE QUI,
À SON TOUR, DEVIENDRA UN CLASSIQUE ! »

Lettres québécoises

« AVEC *LES MÉANDRES DU TEMPS*, SERNINE NOUS
LIVRE UNE ŒUVRE REMARQUABLE,
UN SPACE OPERA COMME LE QUÉBEC
N'EN A JAMAIS PRODUIT. »

Québec français

« UN MÉLANGE D'HISTOIRE D'AMOUR,
D'ESPIONNAGE, DE SPACE OPERA
ET D'AVENTURE QUI NE VOUS
FERA PAS REGRETTER VOTRE CHOIX. »

Le Soleil

« IMPOSSIBLE DE NE PAS S'ÉMERVEILLER
DEVANT LA CAPACITÉ DE L'ÉCRIVAIN
À IMAGINER DES HISTOIRES INTEMPORELLES. »

Voir – Montréal

« [...] UN EXEMPLE TYPE D'UNE SCIENCE-
FICTION MODERNE ET GLOBALISANTE. »

Solaris

« UN ROMAN ENLEVANT. »

Magazine Le Clap

« *LES MÉANDRES DU TEMPS* CONSTITUE
UN BEL EXEMPLE DE L'INTÉGRATION RÉUSSIE
DES THÈMES FANTASTIQUES,
TEL QUE LA TÉLÉPATHIE ET LA PRÉMONITION,
À UN UNIVERS DE SCIENCE-FICTION. »

Nuit Blanche

« ...RÉUNIT À LA FOIS UNE BONNE DOSE
D'INTRIGUE, UN FRISSON D'ESPIONNAGE,
UNE POINTE DE RÊVE, UN SOUPÇON D'HUMOUR
ET UNE MESURE DE PARANORMAL.
EN MÉLANGEANT LE TOUT, DANIEL SERNINE NOUS
PLONGE DANS *LES MÉANDRES DU TEMPS*
POUR UN PALPITANT VOYAGE. »

Les Chroniques de l'Imaginaire

« *LES MÉANDRES DU TEMPS* AMORCE
SOUS DES AUGURES TRÈS PROMETTEURS
UNE AMBITIEUSE TRILOGIE...
DE LA BONNE SCIENCE-FICTION. »

www.amazon.ca

LES ARCHIPELS DU TEMPS

(LA SUITE DU TEMPS -2)

DU MÊME AUTEUR

(Seuls sont énumérés les livres pour adultes)

- Les Contes de l'ombre*. Recueil. (épuisé)
Montréal: Sélect, 1979.
- Légendes du vieux manoir*. Recueil. (épuisé)
Montréal: Sélect, 1979.
- Le Vieil Homme et l'espace*. Recueil. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 4, 1981.
- Quand vient la nuit*. Recueil. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques de l'au-delà 1, 1983.
- Les Méandres du temps*. Roman. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 6, 1983.
- Aurores boréales 2*. Collectif présenté par l'auteur. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 9, 1985.
- Nuits blêmes*. Recueil.
Montréal: XYZ, L'Ère nouvelle, 1990.
- Boulevard des Étoiles*. Recueil.
Montréal: Publications Ianus, 1991.
- Boulevard des Étoiles 2 – À la recherche de monsieur Goodtheim*. Recueil.
Montréal: Publications Ianus, 1991.
Reprise des deux précédents titres en un seul volume:
Boulevard des Étoiles. Recueil.
Amiens: Encrage, Lettres SF 9, 1998.
- Chronoreg*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Littérature d'Amérique, 1992.
Beauport: Alire, Romans 026, 1999.
- Manuscrit trouvé dans un secrétaire*. Roman.
Saint-Laurent: Pierre Tisseyre, 1994.
- Sur la scène des siècles*. Recueil.
Montréal: Publications Ianus, 1995.
- Maure à Venise*. Recueil.
Gatineau: Vents d'Ouest, Rafales, 2005.
- « LA SUITE DU TEMPS »
1. *Les Méandres du temps*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 077, 2004.
 2. *Les Archipels du temps*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 087, 2005.
 3. *Les Écueils du temps*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 115, 2008.

LES ARCHIPELS DU TEMPS

(LA SUITE DU TEMPS -2)

DANIEL SERNINE



Extrait de la publication

Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : DAVID SIMARD

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2005 ÉDITIONS ALIRE INC. & DANIEL SERLINE

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

*Ayant bénéficié d'une bourse de création
pour la rédaction d'une partie de ce livre,
l'auteur tient à en remercier le Conseil des arts
et des lettres du Québec.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : <i>LES ANNÉES POURPRES</i>	1
CHAPITRE 1 : Vol au-dessus d'un lit de cendres . . .	3
CHAPITRE 2 : Sa Fleur de Lune : le récit de Fuchsia	21
CHAPITRE 3 : Sa Fleur de Lune : un parfum du passé	37
«Éclat de verre...»	50
CHAPITRE 4 : Les lumières de Psyché : vermillon,	
la flamme	53
CHAPITRE 5 : Les lumières de Psyché : rouge, le feu	67
CHAPITRE 6 : Les lumières de Psyché : incarnat,	
la braise	79
CHAPITRE 7 : Les trois de Troie	97
CHAPITRE 8 : Une journée dans la vie de Clara	
Krasnoï	107
CHAPITRE 9 : Petits archipels	125
CHAPITRE 10 : Rêves de métal : machines de bronze	139
CHAPITRE 11 : Rêves de métal : rouages rusés	151
DEUXIÈME PARTIE : <i>LES ANNÉES GRISSES</i>	167
CHAPITRE 12 : La mémoire des uns...	169
«Éclat de verre incrusté dans la chair...»	184
CHAPITRE 13 : Néons bleus et roses dans un	
salon désert	187
CHAPITRE 14 : Inconductible : un mauvais	
pressentiment	203
CHAPITRE 15 : Inconductible : un mauvais	
quart d'heure	219
CHAPITRE 16 : La prophétie des Lunes : fange	
et brouillard	235
CHAPITRE 17 : La prophétie des Lunes : oracle	
obscur	253
CHAPITRE 18 : La prophétie des Lunes : un goût	
de cendre	265
CHAPITRE 19 : La prophétie des Lunes : vain devin .	279
CHAPITRE 20 : Les glaces de la nuit	293
CHAPITRE 21 : Pluies amères : retour à la ville grise.	313
CHAPITRE 22 : Pluies amères : la dernière goutte . . .	329

TROISIÈME PARTIE : <i>LES ANNÉES BLEUES</i>	343
CHAPITRE 23 : Les jardins de Psyché	345
CHAPITRE 24 : Larissa : la planète outremer	359
CHAPITRE 25 : Larissa : nuits bleues	375
CHAPITRE 26 : Revoir Larissa	397
CHAPITRE 27 : La taupe caméléon : les tunnels du passé	405
CHAPITRE 28 : La taupe caméléon : une tache de sang	425
CHAPITRE 29 : La main de Lachésis : filer	441
CHAPITRE 30 : La main de Lachésis : tisser	459
CHAPITRE 31 : La main de Lachésis : couper	477
« Éclat de verre incrusté dans la chair du temps »	499
CHAPITRE 32 : L'envoyée du futur	501

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES POURPRES

CHAPITRE 1

Vol au-dessus d'un lit de cendres

Érymède avait la couleur d'un bloc de charbon dérivant dans l'espace.

Son côté tourné vers le Soleil était gris sombre, l'autre noir comme le vide hormis un cercle incandescent. Seul dessinait sa forme l'infime pointillé lumineux de ses installations externes, les cercles bleutés de ses cités-cratères et les cercles verts de ses parcs-cratères.

Les poètes avaient beau chercher des analogies plus élégantes, Érymède présentait l'aspect d'une immense pomme de terre calcinée qu'une moisissure phosphorescente aurait contaminée d'un côté. De l'autre, invisible aux Terriens comme à la plupart des Éryméens, la fournaise ardente du réacteur éjectait un torrent de plasma dans l'espace, contrant la force centrifuge que l'astéroïde subissait du fait de sa vitesse.

Bril Ghyota ramena son attention à la chorégraphie théâtrale qui se déroulait devant la Sphère céleste. Les acteurs, vêtus de scaphandres moulants, portaient des masques à même les visières de leurs casques compacts, masques aux traits mobiles dont les expressions reproduisaient celles de leur visage.

Dans l'amphithéâtre hémisphérique qu'était la Sphère céleste, le public suivait, à travers une vaste coupole transparente, ce spectacle dont le propos échappait à Ghyota.

Elle n'avait pas lu l'hypertexte d'introduction, n'avait guère suivi la représentation, n'était même pas allée s'asseoir à son fauteuil. Tout ce qu'elle aurait pu en dire, si on l'avait questionnée par la suite, c'est que la musique lui avait déplu, que les masques reproduits sur grand écran empruntaient quelque chose à la tragédie grecque, et que les mouvements en apesanteur semblaient assez bien chorégraphiés pour faire oublier la technologie des microjets qui les rendait possibles.

Les répliques, quant à elles, lui entraient par les oreilles sans trouver à s'inscrire dans sa mémoire, fût-ce celle à court terme, pas plus que les phrases laconiques échangées autour d'elle, dans les coulisses.

Quelle urgence la préoccupait à ce point ? Karilian était mort depuis près d'un an. Le peu que Barry Bruhn pourrait dire de ses dernières décades d'existence n'y changerait rien – si même il trouvait quelque chose à raconter.

Quelque chose avait dû se produire récemment, quelque pensée avait dû venir à Bril Ghyota, aujourd'hui ou hier, pour la replonger dans l'état d'énervement qui avait été sien après le drame. Bouleversement, plutôt, mais un bouleversement agité, lointain cousin de l'hystérie, plutôt qu'une détresse accablée.

Ce quelque chose, c'était son réveil brusque, au milieu de la nuit précédente, avec l'image de Karilian gisant sur le parquet d'un vestibule aspergé de son propre sang, pistolet au poing. Et la certitude que Nicolas Dérec, quoique ignorant du drame, y était

relié de quelque façon. Pourtant les vidéos de surveillance l'avaient bien montré sonnante innocemment à la porte de ce vestibule, puis repartant et s'éloignant dans le jardin sans avoir eu connaissance de rien.

Mais voilà, cette certitude ne reposait sur rien. Vingt heures après que Ghyota se fut réveillée avec, brasillant devant ses yeux, la dernière image de son rêve pourpre, cette assurance était redevenue simple intuition, si arbitraire et si peu fondée que la femme ne s'en était ouverte à personne sauf à la conseillère Sing Ha. Les cendres de la nuit étaient refroidies, et Ghyota n'avait pas retrouvé le sommeil, s'agitant seule dans un lit étroit.

La femme reporta son regard à travers le large hublot qui, des coulisses, permettait de suivre le spectacle. Les silhouettes colorées, vivement éclairées, se démenaient et se poursuivaient dans le vide ; de sa position, elle voyait un scaphe prêt à s'élancer derrière un acteur à la dérive si les réserves de gaz comprimé de ses microjets venaient à manquer.

Parmi les étoiles, un gros point lumineux capta le regard de Bril Ghyota : à son éclat rosé, intense, elle reconnut Jupiter. Durant le moment où elle la contempla, la géante clignota brièvement, masquée par le passage d'un gros astéroïde.

Un timbre électronique et un petit écran témoin s'animant ramenèrent l'attention de Ghyota dans la pièce appelée « coulisses ». Le sas se pressurisait : certains acteurs et actrices rentraient, leur rôle sans doute terminé. Lorsque l'écouille s'ouvrit, ils défaisaient déjà les attaches de leur casque.

L'homme était Barry Bruhn : Ghyota l'avait rencontré à deux ou trois reprises à l'époque où il était l'amant de Karilian. Vingt ans, un beau garçon au teint clair et aux cheveux sombres, bouclés.

Bruhn la reconnut, lui aussi, du moins sembla-t-il se souvenir de l'avoir déjà vue, sans peut-être se rappeler où.

— Je pourrais vous voir, après la représentation ? lui demanda-t-elle sans ambages. Je suis Bril Ghyota, de l'Institut, ajouta-t-elle lorsque ses sourcils exprimèrent une perplexité accrue.

Elle n'eut pas à préciser à quel institut elle appartenait. Le déclic se fit :

— Vous étiez une amie de Karel.

Bril Ghyota sentit un frisson la traverser en entendant ce prénom qu'elle-même avait rarement employé.

— C'est de lui que je veux que vous me parliez, justement, répliqua-t-elle à mi-voix.

L'acteur se rembrunit et la dévisagea avec un soupçon de réserve, sinon de méfiance. Toutefois il ne dit pas non et gagna le vestiaire pour se défaire de son scaphandre.



Dans l'intercité qui filait vers Valinor, un autre long silence se fit dans la conversation malaisée entre Barry Bruhn et Bril Ghyota. La femme, originaire de Psyché, n'était guère douée pour le bavardage. Et son initiative avait replongé le jeune homme dans un deuil qu'il croyait révolu.

Le visage de Karel Karilian lui revenait en mémoire avec une clarté qu'il n'avait pas eue depuis des mois. Son teint café au lait, ses cheveux et sa courte barbe châtain, avec des touches de gris de part et d'autre du menton. Sa façon de contempler Barry d'un regard intense, en silence, comme si par les yeux plutôt que par la bouche il pouvait étancher

une soif profonde, soif de son visage, soif de sa personne, de sa vitalité.

Ces dernières décades, le jeune acteur en était venu à se convaincre que Karilian ne lui manquait plus. Il se passait même des journées entières sans que Barry pense à lui. Les répétitions, les spectacles, les études qu'il menait à mi-temps dans un tout autre domaine, les amis qu'il se faisait avec tant d'aisance, les amants qui ne manquaient pas, tout cela ne laissait guère de place à la solitude, au désœuvrement et à leur escorte d'idées noires.

Et voilà que cette dame Ghyota, « C'est de lui que je veux que vous me parliez », secouait la branche où les corneilles s'étaient assoupies et les lançait dans un vol lourd, lugubre, au-dessus du champ de sa mémoire.



Valinor était le seul parc-cratère d'Érymède aménagé sous un dôme elliptique plutôt que circulaire. Dans une étroite vallée aux versants assez abrupts, une petite rivière serpentait parmi une mosaïque de parcelles cultivées, chacune guère plus grande qu'un potager ou qu'un jardin, de sorte qu'on avait le sentiment de dominer une contrée de rizières en Asie orientale. Ici et là des carrés de pavot, tels des flaques de sang, contribuaient à cette impression.

Quelques pitons rocheux, coiffés de pins, surgissaient du sol plat. Pour tout loisir, la promenade, le canot et le vol ; ne pesant que la moitié du poids qu'ils auraient eu sur Terre, les Éryméens les plus en forme s'équipaient de grandes ailes ultralégères et survolaient le parc. On appelait « envoleurs » les

adeptes de ce sport, que Barry avait pratiqué durant quelques années, jusqu'à ce qu'un grave accident et plusieurs décades de convalescence le rendent craintif.

La fonction résidentielle était restreinte, à Valinor, et personne n'avait le privilège d'y habiter en permanence. Les appartements, dispersés à flanc de coteau, ne jouissaient que de terrasses étroites ou de baies discrètes. On pouvait y faire seulement des séjours limités, tirés au sort parmi les candidats.

— Vous avez gagné un appart ? s'enthousiasma Barry Bruhn lorsqu'il comprit où l'emmenait Ghyota.

— Pas moi, répondit la femme d'âge mûr en s'arrêtant devant une porte numérotée, dans l'interminable couloir incurvé qu'ils avaient suivi. Une amie, membre du Conseil d'Argus.

Et elle lui présenta Sing Ha, lorsque celle-ci leur ouvrit. Autant Ghyota avait un corps mince et nerveux, aux os apparents, autant Sing Ha arborait un visage rond, une silhouette enveloppée évoquant la douceur.

Déconcerté, un peu intimidé par la compagnie d'une conseillère d'Argus et d'un membre du bureau de direction de l'Institut de métapsychique et de bionique, Barry mit un bon moment à chasser son malaise. Quelque chose de sérieux était en cours, et le jeune homme avait l'impression de s'y trouver mêlé sans qu'on lui demande son avis.

L'appartement était aménagé sur le long, en aire ouverte, et seule sa pièce de séjour ouvrait par une porte-fenêtre sur une terrasse, plutôt une corniche, dominant le parc. L'éclairage de Valinor était en mode diurne et les deux visiteurs s'assirent à une petite table où Sing Ha vint bientôt poser des rafraîchissements : du vin blanc dans un flacon givré,

de la grenadine, du jus de canneberges. Dans une flaque de clarté, la tunique pourpre de Bril Ghyota s'allumait de reflets carmins.

— Je vous sens tendu, Barry, dit l'hôtesse. Je sais, chacune de nous aurait l'âge d'être votre mère. Et vous ne devez pas tous les jours prendre un verre avec un membre du Conseil d'Argus.

Elles auraient pu être ses grand-mères, en fait, et Bruhn prenait un verre (puis couchait) épisodiquement avec un membre du Conseil – mais du Conseil supérieur d'Érymède, un cran au-dessus de celui d'Argus. Néanmoins il ne songea guère à servir ces répliques à Sing Ha, qui incarnait tout le contraire de la suffisance.

Il la devina tentée par un prélude de conversation légère. Mais Ghyota, qui avait fait de louables efforts en ce sens durant le trajet depuis la Sphère céleste – et qui y avait manifestement épuisé toutes ses ressources d'aménité –, Ghyota brûlait d'en venir au fait.

— Que savez-vous de la dernière mission de maître Karilian, Barry ?

L'usage du prénom ne lui était pas venu aisément et manquait de naturel dans sa bouche.

— Strictement rien.

Il n'était pas tout à fait surpris de la question ; elle lui avait été posée lors de la première enquête. « Première », car que préparaient l'ex-collègue et l'ex-amie de Karel sinon une nouvelle enquête, et que voulaient-elles de son dernier amant sinon l'interroger ? Sauf que cette fois, elles offrirent de le renseigner, lui, Barry Bruhn, dont les liens avec les Renseignements et la toute nouvelle Sûreté étaient pour le moment fort minces : il poursuivait des études

et un entraînement susceptibles de le mener à ces secteurs d'activité.

Selon Sing Ha et Ghyota, la mission de maître Karilian avait commencé par des prémonitions qu'il avait eues durant des transes psi. Au début, tout ce qu'il savait, c'est qu'il allait rencontrer et neutraliser un personnage d'une importance cruciale, dans une villégiature huppée fréquentée par des diplomates et des ministres, le lac Clifton, près de la capitale canadienne. Il connaissait l'endroit pour y être intervenu seize ans plus tôt, en tant qu'agent des Opérations, au plus fort de ce que sur Terre on avait appelé la Guerre froide.

Les Renseignements avaient tout de suite supposé que la prémonition de maître Karilian avait trait à une réunion ministérielle des puissances astronautiques, devant se tenir au Clifton Lodge cet été-là. C'est durant cette réunion que les grandes puissances avaient pour la première fois fait ouvertement l'hypothèse qu'une organisation clandestine, plus avancée que leurs propres agences spatiales, « interférait » avec leurs satellites en orbite.

Au départ, maître Karilian ignorait presque tout de cette personne cible qu'il devait supprimer, hormis qu'il s'agissait d'une femme souffrant d'un dédoublement de la personnalité. Durant leur très bref contact mental, Karilian avait perçu, en puissance, l'implication de cette personne dans un conflit à l'échelle planétaire et dans le quasi-anéantissement de l'humanité.

Gagné par un sentiment d'oppression, Bruhn dévisagea Sing Ha. La conseillère avait bien employé le mot « supprimer », c'est-à-dire assassiner. Pas étonnant que Karel lui ait paru si sombre, la dernière nuit où ils avaient fait l'amour, dans son

appartement de Troie. Le lendemain, il partait pour Argus et la Terre, emportant sur l'astrobus, tel un excédent de bagages, le terrible poids de ses soucis.

Le sommet secret des puissances astronautiques s'était déroulé, et avait intéressé les Renseignements au plus haut point, mais la personne cible attendue par Karilian ne s'était pas manifestée au Clifton Lodge. On avait alors élargi le champ des possibilités pour inclure le camp de vacances d'un collègue privé fréquenté par des fils et des filles de diplomates, de ministres, de militaires. À sa grande consternation, Karilian avait compris que la personne avec qui il avait eu un bref contact empathique pouvait fort bien être une adolescente.

Barry Bruhn se rendit compte qu'il avait la bouche sèche. Cette dernière précision, Karel n'avait dû en prendre connaissance qu'*après* leur ultime conversation par visiophone, car son amant lui avait paru serein, presque de bonne humeur.

La suite, Barry la connaissait : maître Karilian s'était donné la mort, une fin d'après-midi, en se tirant une balle dans la bouche, dans le vestibule de la villa des Lunes, le pied-à-terre d'Argus au lac Clifton. Il n'avait laissé ni notes ni rapport le jour ou la veille de son suicide. Impossible, donc, de savoir si un fait nouveau avait motivé son geste, ou si c'était plutôt l'aboutissement d'un long parcours dépressif, l'idée d'assassiner une jeune personne lui étant devenue insupportable. Quelques erreurs de jugement commises durant ses dernières décades, sur le plan de la sécurité, laissaient soupçonner une détérioration de ses processus mentaux, due peut-être aux effets toxiques de la propsychine qu'il s'injectait à doses répétées pour les fins de sa mission.

Cette drogue s'avérait sans danger lorsqu'on en espaçait les doses, mais Karilian avait été le premier à en faire un usage aussi intensif ; les dernières décades, il souffrait d'une migraine presque constante. À Barry, il n'avait rien laissé soupçonner de tout cela.

Par ailleurs – mais Ghyota et Sing Ha ignoraient comment cela était relié, ou même si ce l'était –, la destinée de Karilian avait croisé celle d'un jeune Terrien lors de ses deux derniers séjours sur la Terre. La première fois, quand le potentiel psi du garçon s'était brusquement révélé lors d'un accident routier près de la base régionale qu'Argus exploitait dans le nord-est de l'Amérique, et la seconde fois sept ans plus tard à l'occasion de l'ultime mission de Karilian. L'adolescent participait alors à des recherches en psilogie dans un laboratoire établi au lac Clifton ; le service du Recrutement s'intéressait à lui depuis quelques mois et allait devoir, dans des circonstances précipitées, faciliter sa « disparition » et son passage sur Érymède. Cet été-là, Karel s'était lié d'amitié avec le garçon, allant jusqu'à mettre en péril le secret de sa propre mission.

Nicolas Dérec – car tel était son nom – se trouvait même, sans le savoir, à quelques mètres de Karilian lorsque celui-ci s'était donné la mort : il était venu lui rendre visite à la villa mais avait sonné en vain à la porte.

Barry Bruhn se leva lorsque les deux femmes achevèrent le résumé qu'elles avaient livré en duo. Sans leur tourner complètement le dos, par courtoisie, il s'appuya à la rambarde de l'étroite terrasse et dirigea son regard au loin, vers l'autre bout du parc. Cinq personnes ailées volaient là-bas, repérables au mouvement de leurs voilures colorées. Barry

aurait aimé, à cet instant, se déchausser des bottillons lestés d'osmium que portaient tous les Éryméens, et s'élancer du perchoir de la terrasse. Mais son saut ne l'aurait guère porté loin, avec cette eau glacée qu'on venait de verser en lui et qui se figeait en sérac dans sa poitrine.

— Une question...

— Oui ?

Il hésita.

— Demandez, Barry, insista doucement Sing Ha.

— Ce genre de mission... Supprimer quelqu'un. Il avait à faire ça souvent ?

— Jamais, répliqua immédiatement Bril Ghyota, qui avait travaillé avec lui durant des lustres, à l'Institut de métapsychique et de bionique.

— Pas directement, je ne crois pas, nuança Sing Ha. Il n'était plus aux Opérations depuis au moins quinze ans lorsqu'il a demandé à être envoyé au lac Clifton. Et même quand il était agent, je ne pense pas qu'il ait eu l'occasion de...

Barry s'était retourné et observait attentivement la conseillère ; à son lobe gauche un petit rubis, son unique parure, brillait lorsqu'elle inclinait la tête de côté.

— Une seule fois, poursuivit-elle, il s'est senti responsable de la mort d'un Terrien. Un haut fonctionnaire ou un sous-ministre, qui s'était suicidé lorsque la conférence secrète dont il était responsable s'était terminée par un fiasco diplomatique. Karel et son équipe avaient eu pour mission de faire échouer une initiative nucléaire de l'OTAN qui aurait pris la crise du mur de Berlin pour prétexte ; c'est cet homme qui avait écopé des blâmes.

Un soupir de soulagement échappa à Barry Bruhn : il n'y avait pas de sang sur les mains qui l'avaient tant caressé.

Bruhn avait cru révolu l'épisode de sa vie où Karel avait eu une présence si importante, mais ses réactions de la dernière heure lui démontraient qu'il n'en était rien. Des images de son amoureux lui revenaient en cohortes, incandescentes d'émotions qu'il pensait éteintes.

Pourtant, Barry n'avait presque rien su des dernières décades de sa vie, hormis le fait qu'il s'était déchargé sur son assistante – Ghyota, justement – de ses fonctions de directeur de l'I.M.B. sur Érymède, pour reprendre du service sur Terre, dans une mission de surveillance que lui seul pouvait mener à bien grâce à ses facultés psi.

— Nous voulions vous questionner, reprit Ghyota, sur vos dernières conversations avec maître Karilian.

— On m'a déjà interrogé là-dessus, lors de l'enquête.

— Mais pas dans les meilleures conditions, rappelez-vous. Et pas très en profondeur.

Barry s'en souvenait. La troupe dont il faisait partie était en tournée du côté des bases joviennes et saturniennes. À la vitesse de la lumière, les transmissions prenaient vingt minutes dans chaque direction, de sorte que les enquêteurs s'étaient contentés d'un minimum de questions. Encore sous le choc, Barry s'en était tenu à des réponses laconiques.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.

— Chez lui, à Psyché, maître Karilian n'a pas laissé de journal intime, ni écrit ni informatique. À votre connaissance, il n'en tenait pas ?

— Non.

— Et des lettres ? Il en écrivait ? Je veux dire : à la main, sur du papier.

— Ça lui arrivait. Des poèmes, aussi.

— Vous en avez ?

— Rien de récent.

Une ombre de dépit passa sur le visage de Ghyota.

— Je vous les montrerai, si vous voulez. Mais il n'y en a pas beaucoup, et ça date de plusieurs décades, sinon quelques mois, avant cette... mission.

— Vous nous recevriez chez vous, à Troie ? se réjouit Sing Ha. Ce serait très généreux de votre part.

— Mais il n'a rien laissé de très intime, prévint Barry. Des vêtements, quelques objets personnels... Il ne séjournait pas souvent chez moi, et jamais bien longtemps.

Le jeune homme, qui s'était rassis et avait bu une gorgée, retrouvait un peu d'assurance après l'émoi de tout à l'heure. Les ombres d'un essaim d'envoleurs filèrent sur le versant de la vallée où s'ouvrait la terrasse.

— Mais dites-moi, est-ce qu'il y a une nouvelle enquête ?

— Pas officiellement, répondit la conseillère Sing Ha après que les deux femmes se furent brièvement consultées du regard. La commission de l'an dernier a conclu qu'elle ne pouvait établir avec certitude le motif du suicide et s'en est tenue à « l'hypothèse probable » que nous avons évoquée tout à l'heure. Celle que vous connaissiez.

— Mais elle ne vous satisfait pas.

— Maître Karilian avait d'autres options à sa disposition, souligna Ghyota, dont celle de se faire remplacer, ne serait-ce que pour la partie la plus... odieuse de sa mission.

— Considérez... commença Sing Ha. Considérez la première enquête comme un survol du paysage.

Son interlocuteur eut un bref regard, involontaire, du côté des envoleurs, et la femme eut un sourire entendu.

— Ce survol a bien établi tout ce qu'il y avait à voir de haut. Mais, de ce point de vue, les pans d'ombre échappent au regard. On ne voit pas sous les rochers en surplomb, ni sous le feuillage des grands arbres.

— Vous voulez enquêter au niveau du sol, comprit Barry.

— C'est plus long, à pied, mais on peut regarder partout.

Le jeune homme hésita, craignant d'ouvrir une boîte de Pandore :

— Vous avez une autre théorie sur la mort de Karel ?

— Malheureusement pas, admit Sing Ha. Tout au plus une hypothèse...

— Maître Karilian, avança Ghyota, aurait appris, ou compris, ou *perçu* quelque chose de nouveau et de grave le jour ou la veille de sa mort.

— Grave et personnel, précisa la conseillère, puisqu'il a choisi de n'en faire part à personne. Quelque chose de crucial, quelque chose d'insoutenable, qui lui a brûlé les yeux et les doigts. Mais les flammes étaient éteintes quand sont arrivés les premiers enquêteurs, et on n'a trouvé qu'un lit de cendres.

— Et vous, vous voulez remuer ces cendres.

— Il reste peut-être une braise pour nous éclairer.

Le jeune acteur s'abstint de hocher la tête. Ces femmes, siégeant à des postes d'importance, avaient leurs raisons pour remuer les cendres de Karilian. Mais lui, Barry, en avait-il ? Ne risquait-il pas de se brûler la main au tisonnier ?

— « Quelque chose de personnel », releva-t-il. Il aurait perçu quelque chose qui n'avait pas de rapport avec sa mission ?

Les deux femmes gratifièrent leur interlocuteur de haussements d'épaules, discret chez la Psychéenne, bien marqué chez la conseillère.

— Aucun moyen de le savoir, soupira Sing Ha.

— S'il a perçu quelque chose lors d'une transe psi, expliqua Ghyota, ce pourrait être en rapport avec la personne qu'il recherchait, puisqu'il orientait tout son effort de percipience de ce côté. Mais une vision ou une cognition entièrement fortuites ont pu lui venir, qui auraient concerné tout autre chose : ces phénomènes ne suivent pas toujours des règles logiques et prévisibles.

— Le hasard... prononça Barry.

La Psychéenne releva son mot :

— La dimension hasard... À l'Institut, certains maîtres vous diront que c'est une dimension à explorer, au même titre que le temps et l'espace, une *terra incognita* qu'on parviendrait à cartographier si on disposait des bons instruments.

— Et d'autres répliqueront que c'est pure foutaise, observa Sing Ha, apparemment pour le plaisir de piquer sa partenaire.

— N'empêche, riposta Ghyota... La présence de ce Dérec sur le chemin de maître Karilian, à deux reprises : il y a peut-être là un motif qui nous échappe.

— Un motif ?

— Au sens graphique, précisa-t-elle en levant à demi un bras et en montrant le damas qui bordait son vêtement. Un motif qui échappe à notre perception parce que nous ne le voyons pas à la bonne échelle, ou sous un éclairage adéquat, ou sous l'angle qu'il faut.

— Mais la commission d'enquête s'est intéressée à lui, et sérieusement, rappela Barry qui avait lu le rapport avec une attention douloureuse.

— Et a conclu qu'il n'avait rien à voir dans l'acte de Karel. Du reste, Dérec était sous encéphalyse quand on lui a révélé comment Karel est vraiment mort, et sa réaction a montré hors de tout doute qu'il n'était au courant de rien.

Avec un serrement de gorge, Barry se remémora sa propre réaction. Celle de cet adolescent, Nicolas Dérec, avait-elle été du même ordre ? Y avait-il eu quelque chose entre ces deux-là, durant les brèves décades que Karel avait passées à la villa des Lunes ? Probablement pas : Karel lui en aurait parlé, il ne régnait aucune jalousie entre eux.

Le regard de Barry, qui errait en l'air, fut capté par un mouvement le long d'une des nervures du dôme. Là-haut, une sorte de télésiège emmenait les envoleurs, deux par deux, jusqu'à une étroite plateforme d'où ils pouvaient plonger vers le parc.

L'éclat mordoré qui avait attiré son attention venait de la voilure d'une personne seule qui se percha, bien droite, au bord du plongeur. Les ailes principales d'abord pointées en diagonale vers le bas, elle souleva les bras en un geste posé, puis s'inclina tout en fléchissant les genoux. Les deux ballons d'hélium fixés à ses épaules, minces et plats, lui faisaient une autre paire d'ailes, plus courtes et moins mobiles, au-dessus des vraies.

— Quelle grâce, n'est-ce pas ? observa Sing Ha qui avait suivi son regard.

D'un bond, la personne s'envola — une femme ou un adolescent, d'après sa stature. Les grandes ailes ultralégères chatoyèrent dans leur mouvement, rouge et or, tandis que l'envoleur amorçait une large spirale, doucement descendante, qui le ferait tourner autour de l'un des pitons rocheux coiffés de cèdres et de pins.

C'est surtout sous le dôme de Gladsheim, où il avait des amis, que Barry s'était livré à ce sport. Il se rappelait la griserie du vol, l'impression de puissance lorsque jouaient les muscles de ses épaules et de ses bras, développés au fil de longs et fastidieux exercices.

C'est même à la suite d'un de ces vols que Karel l'avait abordé, le complimentant sur la grâce de ses mouvements – les mots de Sing Ha venaient de lui rappeler.

Une boule d'émotion lui monta à la gorge. Karel – il le lui avait avoué plus tard – avait observé Barry à plusieurs reprises, sur une période de quelques mois, et avait hésité maintes fois avant de lui adresser enfin la parole.

Une résolution lui vint, spontanée, et il se tourna posément vers les deux femmes. Barry ignorait dans quoi il s'embarquait, et ne savait pas au juste pourquoi, mais sa résolution était claire et lumineuse.

— S'il y a une vérité à trouver, dit-il la gorge serrée, je vais faire mon possible pour vous aider à la découvrir.

CHAPITRE 2

Sa Fleur de Lune : le récit de Fuchsia

Nicolas, je ne t'ai jamais compris.

Il semble que chacune de nos rencontres se termine par un malentendu.

Aujourd'hui, à la demande de Doléa, je consigne tout ceci sur plaquette-mémoire. Elle et Barry veulent en faire une pièce de théâtre sur l'incompréhension des êtres. Notre histoire, que je lui ai contée, lui a paru typique – archétypique, c'est son mot.

« Notre » histoire ! Ce sont deux histoires séparées, qui se sont frôlées par instants ; je n'ai pas compris la tienne, et je ne suis pas sûre de comprendre la mienne.

Doléa a suggéré une narration extérieure, disant que le recul m'aiderait à écrire. Mais je ne suis pas écrivaine, je suis cybernéticienne. D'ailleurs, tout a commencé dans les ateliers de Gladsheim, où Érymède conçoit chaque jour les automates de ses fantasmes...

Quand Fuchsia Perez sortit de son atelier pour le repas de midi, elle avait mal à la tête. Pas à cause de ses règles proches, mais de la faim : elle n'avait

bu qu'un jus de fruits au matin, pressée de prendre l'intracité pour aller travailler, et l'heure du déjeuner était largement dépassée lorsqu'elle avait éteint son écran de graphisme. Mal à la tête, mais d'excellente humeur : la solution avec laquelle elle s'était réveillée ce matin s'avérait fonctionnelle et, mise sur écran, elle était en plus fort élégante. Fuchsia n'en aurait pas accepté d'autre.

Dans le couloir, elle faillit se heurter à Debb Purpleblue et à l'un de ses collègues de l'I.M.B.

— Nous venions justement te voir.

— Venez déjeuner avec moi, offrit Fuchsia.

— Nous avons déjà mangé.

— Alors vous me regarderez manger.

Elle aurait pu leur dire d'attendre son retour, ou de repasser plus tard, mais le jeune homme qui accompagnait Purpleblue méritait mieux que d'être congédié.

De taille moyenne – il avait grandi dans la gravité terrestre ; c'est à sa stature que Fuchsia avait deviné son origine avant même qu'il n'ouvre la bouche – il était châtain, avec les yeux clairs. Et joli garçon, de cette joliesse qui est un équilibre des traits et une absence de défauts plus qu'une véritable beauté.

Nicolas Dérec n'avait pas vingt ans, il s'en fallait de quelques mois. Je n'ai jamais vraiment cherché à savoir pourquoi je préfère les hommes un peu plus jeunes que moi – neuf ans dans le cas de Nicolas Dérec, un écart considérable, même à mes yeux.

Mes motivations... Doléa adorerait creuser, j'en suis sûre. Heureusement, sur Érymède, la psychologie est moins normative que sur Terre.

Dérec avait une voix agréable, cependant il parlait peu. Il répondait avec esprit lorsqu'on lui adressait la parole, mais relançait rarement la conversation. Pourtant il devait savoir, depuis trois ans qu'il résidait sur Érymède, que les Terriens (les individus, pas leurs gouvernements) suscitaient beaucoup de curiosité : on en rencontrait si rarement ici. Mais ce n'était pas un parti pris, de sa part, d'entretenir l'intérêt par sa réserve : cela paraissait naturel, et parfaitement aisé.

Pour ne pas trop dévisager Nicolas Dérec, Fuchsia observait par-delà la rampe de la terrasse un groupe de filles voltigeant sous le dôme de Gladsheim : dans sa mémoire, les cercles et les glissades de leurs ailes aux couleurs vives allaient longtemps rester associés à cette rencontre. Le soleil devenait brièvement une pastille pastel lorsque les ailes diaphanes des jeunes l'éclipsaient.

— Vous avez toujours travaillé dans ce domaine ?

Distraite un moment, Fuchsia tressaillit, un peu surprise que Dérec s'adresse directement à elle.

— La cybernétique, précisa Dérec comme si sa question avait été sibylline.

— Oui, j'ai même fait mes études et mes stages ici, répondit-elle. Avec l'équipe d'Andrews.

— Ce sont eux qui ont mis au point les portefaix antigrav, indiqua Debb Purpleblue à l'intention du jeune homme.

Il prononça alors quelque chose que, des mois plus tard, Fuchsia ne serait pas encore certaine d'avoir compris :

— D'une certaine façon, je vous connais déjà. C'est comme si je vous avais imaginée.

C'était lui qui la dévisageait, elle s'en rendait maintenant compte – un regard franc mais sans

candeur, presque intense. Elle soutint son regard, se reprochant comme à une fillette l'attirance qu'elle ressentait. Elle ne savait pas si c'était la personnalité de Dérec qui la séduisait, toute en teintes tièdes et douces, ou sa remarque énigmatique qui attisait sa curiosité. Mais lorsqu'elle perçut un frôlement psychique, elle recula et se ferma mentalement.

Lui non plus, en tout cas, ne restait pas indifférent.

Cela au moins j'en suis sûre. Même si ce n'était pas pour les motifs que j'avais imaginés.

Moi, Fuchsia Perez, vingt-huit ans, cybernéticienne à l'esprit pénétrant et rigoureux (je peux bien m'accorder cela : ce sont mes supérieurs qui le disent), il semble que j'en aie toujours à apprendre sur la nature humaine. Que je n'y entende pas grand-chose, en tout cas. Je ferais un excellent personnage pour Doléa et Barry, un de ces repoussoirs généralement creux qui permettent aux personnages principaux d'illustrer le propos de l'auteur.

Chère Fuchsia !

De retour dans les salles de conception, où des géométries complexes s'épanouissaient sur les écrans tridi, Debb Purpleblue expliqua la commande de Psyché. Il leur fallait un O.R.M., un micro-ordinateur autonome, mobile par jets d'air et lévitant par antigrav, comme en fabriquait l'atelier de Fuchsia Perez. Cet ordinateur relais mobile serait porteur de tout l'appareillage dont un métapse pouvait avoir besoin : des biosenseurs et leurs écrans témoins pour surveiller la transe, un rangement pour les osmoseringues et pour l'électrocervical. Surtout, un micro-ordinateur

qui puisse servir d'interface entre le métapse et le réseau informatique d'Érymède, d'une base ou d'un vaisseau, servir aussi de mémoire et de cerveau d'appoint. Éventuellement, le tout devait être accessible directement par la pensée.

Fuchsia et ses clients de Psyché élaborèrent dans son atelier le cahier des charges. Debb allait travailler avec elle dans les décades ou les mois qui venaient, et Nicolas Dérec allait les assister – ou plutôt les observer, puisqu'il avait peu d'expertise à fournir dans ce domaine. Il étudiait à l'Institut de métapsychique et de bionique mais ne semblait pas avoir décidé encore s'il deviendrait un jour métapse.

Il avait, en tout cas, de la présence d'esprit ; Fuchsia était captivée. Elle constatait avec irritation qu'il lui fallait constamment un effort d'attention pour revenir à ses notes de travail et aux informations de Purpleblue.

Et lui, ne semblait pas conscient de l'intérêt qu'il suscitait.

« Celui-là, il ne faut pas que je le laisse filer. »

Ce n'est pas exactement en ces termes que je pensais, mais cela s'en rapprochait. Une occasion à saisir, un jeune homme qui semblait correspondre à mon idéal – une notion qui faisait bien sourire Doléa. Je ne sais pas ce qu'il avait voulu dire par « C'est comme si je vous avais imaginée » mais, pour ma part, il était assez proche de ce que j'avais souvent fantasmé.

Et on me l'amenait à ma porte : je n'allais pas tergiverser. La vie est trop longue pour qu'on la laisse passer à contempler des possibilités, des éventualités. Les circonstances, elles sont parfois dues au hasard, mais la plupart du temps il faut les aider.

Et j'entendais bien les aider. Je ne voulais pas finir comme Armin qui, à l'approche de la cinquantaine, se masturbait tranquillement en attendant qu'une jeune femme naisse de ses fantasmes, s'incarne dans son environnement immédiat et lui adresse la parole.

Bien sûr je me disais déjà que, encore une fois, ce ne serait pas ça, Dérec allait s'avérer différent de ce que j'imaginai. Un esprit moins brillant qu'au premier abord, une personnalité moins agréable que le laissaient espérer ses manières posées. La désillusion habituelle.

Mais j'étais prête à m'embarquer. On n'est pas en cette vie pour s'ennuyer, après tout.

Un jour de la décade suivante, Fuchsia Perez avait des places réservées pour la Sphère céleste. Debb Purpleblue était restée à Psyché ce jour-là, ayant un autre travail en chantier.

— Je devais monter à la Sphère céleste avec une amie, mentit Fuchsia au repas du midi, mais elle me fait faux bond.

Dérec protesta :

— Tu as sûrement d'autres amis qui aimeraient y aller.

— Pourquoi chercher ailleurs, si ça te tente ?

Il était tenté, c'était visible. On affichait un spectacle liquide tout à fait inédit, sur des musiques originales de Hardt.

Après le travail, ils allèrent prendre la navette au périport de Gladsheim. Une fois partis d'Érymède, c'était un trajet d'un quart d'heure. La Sphère céleste flottait bien à l'écart du trafic orbital d'Érymède. De loin, elle aurait pu passer pour un minuscule astéroïde parmi d'autres, si ce n'est que

l'arc qui en était éclairé par le soleil offrait un aspect tellement lisse, comme l'œuf d'un oiseau roc à l'échelle planétaire.

Fuchsia fit parler Dérec de sa jeunesse sur la Terre, et des circonstances qui l'avaient amené sur Érymède à l'âge de seize ans. Mais c'était une époque dont, apparemment, il ne parlait pas volontiers. Du moins pas en détail : un centre de recherche en métapsychique (que là-bas on nommait psilogie), des expériences parfois malsaines, avec militaires à la clé. Il avait fui la Terre de justesse, dans des circonstances assez confuses – ou qui apparaissaient telles après le résumé lacunaire qu'en donnait Dérec. Il semblait avoir laissé là-bas des êtres chers, dont une amoureuse, Diane, qui avait refusé de s'exiler comme lui l'avait fait – un abandon qu'il lui arrivait encore de se reprocher.

Au dîner, il accepta de meilleure grâce de parler de la Terre elle-même.

C'étaient les forêts qui lui manquaient surtout, immenses forêts d'automne, écarlates et vermeilles, desquelles les parcs-cratères éryméens n'offraient qu'une évocation à bien petite échelle.

Son enfance et son adolescence de surdoué s'étaient partagées entre une petite ville voisine d'une capitale, et une villégiature dans des contrées boisées. Sa mère – sa mère adoptive, à ce que Fuchsia comprit – l'emmenait souvent en randonnée.

Fuchsia se demanda si à cet instant il pensait davantage aux forêts d'automne ou à la femme qui l'avait élevé.

Le premier appel pour le spectacle résonna. Leur dîner était terminé ; ils se levèrent, pour aller choisir les meilleures places. Dans la Sphère elle-même, qui ne constituait qu'une partie de la station,

régnaient évidemment l'apesanteur. Les fauteuils, presque des couchettes, tapissaient la paroi en rangées concentriques. Comprise à l'intérieur, l'aire des spectacles proprement dite était d'une transparence parfaite ; les reflets eux-mêmes n'y avaient pas prise, de sorte qu'on pouvait aisément en faire abstraction. En fait, ce qui était difficile, c'était d'imaginer la *présence*, à portée de la main, de cette immense boule de cristal où un astrobus aurait pu flotter à l'aise.

L'attente devenait presque palpable, dans l'assistance, lorsque les lumières s'éteignirent enfin. Les musiciens, à leur console, se trouvaient dans une coupole à peine éclairée.

Plus tard, après le spectacle, Dérec et Fuchsia parlèrent de ce qu'ils avaient vu et se rendirent vite compte qu'ils avaient peine à y appliquer des mots, des phrases exactes.

C'étaient des jets d'eau le plus souvent fragmentés en grosses gouttes indépendantes, des gerbes de pointillés, des bouquets de globules. C'étaient des constellations de gouttelettes brillantes telle une pluie de météorites. C'étaient, surtout, des sphères d'eau lancées dans l'apesanteur, capables de garder leur cohérence. Chacune, par des colorants qui lui étaient injectés ou par des projections holographiques qui la suivaient, chacune représentait une lune du Système solaire.

Toutes ces sphères et ces globules évoluaient dans l'apesanteur en des chorégraphies complexes, planétaires. Certaines étaient illuminées de l'extérieur, et les reflets de couleur à leur surface avaient quelque chose de cristallin. D'autres, parmi ces masses liquides, luisaient d'un feu incarnadin, tels des globes de plasma condensé. Ailleurs luisaient

des étoiles en gestation, encore pâles, habitées de lueurs pastel, leur onctuosité contrastée par les billes de glace qui les accompagnaient.

Puis, avec un ensemble parfait, les lunes éclataient en autant de fleurs différentes, s'épanouissaient en une multitude de formes et de teintes variées.

— On dirait du Satie, murmura Dérec à sa compagne à un moment où la musique de Calvin Hardt devenait pensive, énigmatique.

Un ciel azur, avec des nuages cotonneux, immaculés, se répandit dans la Sphère. Puis, rapidement, apparut dans ce ciel un rocher qui semblait suspendu, en lévitation, et les gens y reconnurent Érymède. Des applaudissements s'égrenèrent parmi le public : certains Éryméens étaient assez versés en peinture pour reconnaître un hommage à l'artiste terrien Magritte.

Après, cela devint cosmique : une infinité de gouttelettes, issues de quelque gicleur au mouvement spiral, figuraient des galaxies de toutes formes et de toutes géométries. Des brouillards nitescents flottaient, faisant fluctuer leurs pans intangibles et nébuleux.

Des soleils naissaient dans ce mouvement, de petits soleils blancs, féroces, bleutés, ou des supergéants indolents, couleur de cerise, ou encore des soleils étrangers à toute connaissance humaine, verts, vibrants, hallucinés.

Puis cela devint organique. Des nappes crémeuses, rosées, se déployaient à partir de rien, pulsatiles, ondoyantes, telles la corolle d'une méduse ou les ailes d'une raie. On y distinguait de lentes turbulences, des filets rouges comme une peinture foncée qu'on aurait versée dans une autre plus claire. Ailleurs, bourgeonnant des ténèbres mêmes, des

volutes amarante ou corail, avec la texture de ces cumulus terriens que peut-être Dérec seul, dans l'assistance, avait déjà vus de ses yeux. Ailleurs encore, des formes opalescentes dans des matrices d'eau limpide, comme ces objets curieux qu'on emprisonne dans des œufs de verre en guise de pendentifs.

Et tout cela flottant dans une musique insaisissable, des sons laissés en liberté et dérivant dans l'enceinte, parfois évanescents, parfois assez tangibles pour faire éclater tel globule d'eau-cristal, pour percer tel voile de miel.

Les spectateurs restaient sans voix, et il leur fallut un moment pour comprendre que le spectacle était achevé, que la scène finale figée devant eux était une reproduction miniature de l'espace environnant avec, au centre, à nouveau, le rocher grossièrement taillé d'Érymède, mais pourpre, tel un rubis brut aux dimensions astronomiques.

Après l'ouragan d'applaudissements, un peu de lumière revint, ou peut-être est-ce la projection holographique qui gagna en intensité. Le silence devint murmure avec les premiers commentaires échangés à mi-voix.

Le visage de Dérec rayonnait doucement – au figuré, mais tout juste. Fuchsia n'eut pas à lui demander s'il avait aimé cela : il faisait plaisir à voir, et ses yeux brillaient comme ces agates bleutées qui avaient dansé plus tôt devant eux

Leurs voisins, dans l'assistance, n'étaient pas à court de mots. « C'est le soir de la première, disait l'une, tu imagines l'émotion de l'artiste : ce sont ses visions, ses fantasmes à l'état brut, qu'il nous a montrés ce soir. » « Voir ses fantasmes prendre forme, prendre vie, enchérit l'autre, ce doit être

extraordinaire.» Le regard de Dérec croisa celui de Fuchsia à cet instant, et une expression indéfinissable passa sur ses traits.

— «Fleur de Lune», dit-il à voix basse.

— Tu parles de ces lunes qui se transformaient soudain en fleurs ? C'était à couper le souffle.

Il fit signe que oui.

— C'était aussi le surnom que je donnais à ma petite sœur, ajouta-t-il.

— Tu avais une sœur ? s'enquit Fuchsia. Elle portait un nom de fleur, elle aussi ?

— Non, avoua-t-il avec un sourire, elle n'existait pas vraiment. C'était un fantasma que j'entretenais.

Je ne me rappelle pas ce qui s'est dit ensuite entre nous, durant ce long moment où nous sommes restés assis, les dossiers de nos sièges redressés pour la conversation – une conversation hésitante et décousue. Mais à la longue je me suis rendu compte que c'était moi qu'il regardait, plutôt qu'une persistance rétinienne du spectacle s'éternisant devant lui. Je le sais, parce qu'il me l'a avoué :

— Plus je te regarde...

Il a hésité et, des sourcils, je l'ai encouragé à poursuivre.

— ... plus je trouve que tu ressembles à...

J'ai dû lui faire répéter. « À un souvenir. » Mais il voulait aussi dire « une idée », a-t-il expliqué, et moi j'ai compris « un fantasma ». Toutefois il n'est pas allé plus loin, et j'ai eu tout le loisir de laisser courir mon imagination, de laisser mes souhaits se prendre pour des réalités.

Barry me dit que je suis belle (moi je me trouve plutôt neutre), mais je ne me rappelais pas avoir été regardée tout à fait comme cela par un homme.

J'ai compris plus tard que le spectacle avait littéralement grisé Nicolas ; il y avait un peu d'ivresse dans l'éclat de ses yeux.

Les neurologues affirment que c'est possible, que ce genre d'expérience surstimule certains neurotransmetteurs.

Moi, comme une fillette, j'ai cru que naissait en lui... un sentiment, peut-être une attirance.

Pour l'attirance, j'avais raison. Un peu.



Nicolas Dérec ne passait pas toutes ses journées à Gladsheim, à l'atelier de Fuchsia Perez ; pas plus que Debb Purpleblue. À Psyché, il continuait ses études, ses expériences, à l'Institut de métapsychique et de bionique. Le maître, ou plutôt la maîtresse avec qui il travaillait ces décades-là, s'appelait Citti. Leurs recherches portaient sur la faculté d'abstraction. Un jour, Fuchsia l'interrogea sur cela.

— Une autre gymnastique mentale, expliqua Dérec. Presque tout ce qu'ils nous font faire, c'est de la gymnastique mentale, d'une façon ou d'une autre. Nous délier le cerveau, comme on se délie les muscles.

— Et ça s'exerce comment, la faculté d'abstraction ? Ce que je fais...

— Ce que tu fais, c'en est presque. Sauf que toi, tu emploies tes doigts, le clavier et le stylet pour modifier les schémas.

Sur l'écran de conception assistée, un diagramme prenait forme, seul l'œil exercé de Fuchsia pouvant démêler les diverses lignes de couleur.

— Nous, dit Dérec, nous ne voyons pas l'écran, il n'y a pas de rétroaction directe. Mon entraîneure

voit l'image qui résulte de mon effort, et moi je peux la voir après l'expérience, mais pas pendant.

— Un exemple.

— Faire la rotation d'un polyèdre.

— Régulier ou irrégulier ?

— Régulier, pour le moment.

— Et ça donne quoi ?

— Prends la communication télépathique : il faut que les pensées échangées, les images, soient les plus claires, les plus précises possibles. Un jour, il faudrait qu'un métapse puisse être en communication télépathique avec vingt autres collègues éloignés, et reçoive d'eux des transmissions aussi claires que s'il était assis devant vingt comterms, chacun doublé d'un sensircuit.

— Ambitieux. Puis quoi d'autre, parmi vos exercices ?

— La croissance d'un cristal en accéléré. La circulation des piétons dans une station d'intercité. Le parcours d'un labyrinthe vu de l'intérieur. L'arborescence d'un système vasculaire. Il faudra que tu viennes voir cela, un de ces jours. C'est étonnant, ce que certains savent faire.

— Et toi, tu es adroit dans quelque chose en particulier ?

— L'évolution d'un visage, d'un corps : je me suis farci une instruxet d'anatomie, récemment. Ces jours-ci, je décompose un cadavre.

Il était comme cela : imprévisible.



Le problème, avec l'O.R.M. que demandait Purpleblue, était l'interférence de l'antigrav avec les biosenseurs de l'appareil médical. Cela se posait

souvent, mais dans ce cas c'était particulièrement délicat ; et ce n'était pas qu'une question de disposition et de matériaux, c'était un problème de champs.

— C'est pour ça que tu es payée, plaisantait Dérec, et Fuchsia comprenait comme on comprend une blague dans une langue qui n'est pas la nôtre : intellectuellement, théoriquement en quelque sorte.

Elle n'était pas payée, pas au sens terrien, pas plus que quiconque sur Érymède. La principale rétribution de Fuchsia, ces décades, c'était la présence de Nicolas. Jusqu'au jour (le même où il parla de cadavre mental) où Dérec lui apprit qu'il avait une amoureuse. Par la bande, car sa conversation n'était jamais très personnelle malgré tout. Le système par lequel une représentation mentale pouvait être captée, analysée et transposée sur un écran, avait été mis au point d'abord avec des intentions artistiques. À Corinthe, dans les ateliers du célèbre Trikilis, était né l'art subconscient.

Et Dérec, en passant, avait mentionné que son amie s'y adonnait.

— C'est ton amante ? demanda Fuchsia en déployant toutes ses ressources pour se donner un ton « mine de rien ».

— Mon amoureuse, oui. Elle étudie à l'École d'astronautique.

Elle était absente depuis plusieurs jours, en stage à bord des navettes martiennes. C'est ce qui expliquait que son nom n'eût pas encore fait surface quand, dans l'un de ces moments creux où l'une aurait pu demander à l'autre ce qu'il avait fait la veille au soir.

— Elle me manque un peu, avoua-t-il.

Il n'en dit rien d'autre, mais c'était déjà une confidence.

Fuchsia se sentit réagir de façon tout à fait disproportionnée, et elle fut sidérée de sa propre réaction. Réaction tout intérieure, certes, mais si intense, si brûlante.

Jalousie. Rien d'autre que la simple, ordinaire et mesquine jalousie, aussi vieille que le monde. Comme si j'avais des droits sur ce garçon, comme si j'avais la moindre raison de croire qu'il ressentait quelque chose envers moi. Jalouse, et présumptueuse.

Que c'est laid.

« C'est la matière première de l'humanité », me répète Doléa. « Les émotions primaires : l'amour, la jalousie, l'envie, la rancune. On n'a pas innové, là-dedans, et on n'innovera pas de sitôt, ma fille. »

À ce moment, Fuchsia se rendit compte que Dérec la dévisageait et, sans transition, elle se sentit percée à jour.

— Je crois qu'il y a un malentendu, dit-il à mi-voix.

Empathe, bien sûr. N'était-il pas chercheur à Psyché? Et même l'empathe le plus dur d'oreille aurait perçu la bouffée d'émotion qui avait enflammé Fuchsia.

— Ce n'est rien, répliqua-t-elle. N'en parlons plus.

Et elle s'enferma dans un mutisme qui devint vite gênant et qui allongea l'après-midi de façon pénible. Du reste, il n'y avait rien à dire : Dérec venait de tout comprendre, s'il n'avait rien soupçonné avant ce jour. Et Fuchsia... Fuchsia n'avait encore rien compris.

Les Éditions Alire
sont fières de vous proposer un extrait
du troisième volume de la
« Suite du Temps » :

LES ÉCUEILS DU TEMPS

Dérec se retourna vers Haseeb et tenta d'expliquer :

— Tout ce que je peux dire... *supposer*, en fait, c'est que j'ai perçu sa présence et que mon esprit a traduit ça par une vision. Pas au sens mystique, entendons-nous ; une perception optique, mais générée directement dans le cerveau plutôt que sur les rétines. Et sans détails : je ne voyais qu'une masse sombre.

Dérec se retint de justesse de demander : « Allons-nous contacter la soucoupe alii ? » ou « La commandante a-t-elle donné des ordres ? » Haseeb connaissait ses responsabilités.

De toute manière, la réponse entra sur la passerelle un moment plus tard, en la personne de Fedra Eneïno.

— Que faites-vous ici, Dérec ? demanda-t-elle, surprise d'avoir été devancée.

— On se posait justement la question, répliqua-t-il. Je pense que... je suis peut-être ici en tant que métapse.

Tandis qu'elle examinait les données du festler, le Psychéen raconta comment il s'était réveillé et

avait alerté la passerelle, sans préciser le contenu du rêve dont il avait émergé.

— Est-ce que vous rêviez à des Alii ? s'enquit Eneino.

— Pourtant non. Un sale rêve de jungle rasée pour faire place à une ville de métal.

— Évidemment, dit la capitaine en s'adressant cette fois à sa lieutenant, pas moyen de savoir depuis quand ils nous accompagnaient comme ça ?

— Ça ne pouvait faire longtemps. De lui-même, l'ordinateur de bord effectue des balayages festlers latéraux à intervalle régulier. Je dirais : pas plus d'un quart d'heure lorsque Dérec nous a appelés.

— Treize minutes, confirma Mottram, qui avait pensé à vérifier. Mais la question la plus intrigante est : « Comment se fait-il que nous n'ayons pas détecté son approche ? » Si la soucoupe était venue du Phalanstère, aucun doute, nous l'aurions repérée.

À la vitesse où filaient les patrouilleurs, un balayage festler à très longue portée, vers l'avant, était indispensable. Mais le système envoyait aussi des signaux intermittents dans toutes les autres directions, et ceux-là auraient rebondi sur la coque de la soucoupe alii durant son approche. La vitesse des vaisseaux alii était du même ordre de grandeur que celle des vaisseaux de l'Amirauté éryméeenne, soit .05 C pour les patrouilleurs de la classe du *Sköll* et les long-courriers.

— Pas rassurant, ça, réfléchit Haseeb à haute voix. Ou bien elle est sortie de nulle part, ou bien nos « visiteurs » disposent d'un brouillage ou d'un écran anti-festler.

— Et ils auraient choisi de *se montrer*, à l'instant, compléta Mottram, alors que nous avons cru les avoir repérés.

Les officiers du quart alpha arrivaient un à un sur la passerelle, à divers degrés de lucidité.

— Il y aurait un troisième « ou bien », j'en ai peur, opina Dérec, qui avait gagné le poste voisin de sa console de navigation habituelle mais ne s'était pas encore assis.

Un silence attentif se prolongea.

— Pardonnez-moi, fit-il enfin, ce n'est pas pour ménager mes effets. Mais j'essaie de formuler mon hypothèse en des termes pas trop ridicules.

— Prenez le risque, répliqua la commandante avec un mélange d'ironie et de patience.

— Eh bien, nous savons, ou nous croyons savoir, qu'ils peuvent influencer sur le passage du temps, du moins à petite échelle.

— Ou sur la *perception* du temps, objecta la lieutenantante Haseeb.

— Ce qui revient au même, non ? Peut-être leur vaisseau a-t-il mis un laps de temps « normal » à nous rejoindre compte tenu de nos vitesses et de nos trajectoires respectives, mais par une distorsion ou une contraction temporelle qu'eux seuls sauraient générer, ils auraient « paru » nous rejoindre en un quart d'heure, à partir d'une distance tout juste supérieure à la portée de nos festlers.

Et d'ajouter, après réflexion :

— Ou peut-être sont-ils vraiment capables de vitesses cinq fois supérieures à ce que nous pensions. On sait déjà qu'ils sont capables d'accélération foudroyantes – rien à voir avec ce que déploient nos réacteurs. Mais alors ils auraient dû freiner leur impulsion de façon spectaculaire pour s'ajuster à notre allure de chenille, et ça, nous l'aurions perçu au simple viseur...

Fedra Eneïno accueillit les hypothèses du navigateur avec un silence méditatif, les yeux fixés sur la projection principale qui montrait leur escorte alii.

— Et si nous le leur demandions ? fit-elle enfin.



Fedra Éneïno avait, sans en faire un drame, mis le *Sköll* en état d'alerte. Sur tout le patrouilleur, les officiers des quarts alpha et bêta se trouvaient à leurs postes. Du coup, la passerelle semblait moins vaste. À son pupitre de navigateur, Nicolas Dérec était assis à côté de la timonerie, elle-même voisine de la vigie.

À travers la coupole de transplastal – pas plus vulnérable que du plastal – le Phalanstère des Alii se déployait dans sa véritable grandeur, qui faisait du *Sköll* un bien petit poisson. Chaque section de l'assemblage – chaque vaisseau-mère – avait la taille de neuf paires de porte-avions mises bout à bout.

La soucoupe avec l'équipage de laquelle les Éryméens avaient eu une brève conversation avait depuis longtemps rejoint son port d'attache. Le *Sköll*, pour sa part, avait ralenti son allure et continuait de décélérer. D'autres soucoupes l'avaient dépassé, rentrant elles aussi au bercail.

Voilà quelques heures, le patrouilleur avait reçu un message formel de bienvenue. Bienvenue à bord, ou simplement bienvenue à *proximité* du Phalanstère, cela était bien sûr laissé à l'interprétation. Éneïno aurait su la réponse si elle avait requis des instructions précises pour l'abordage, mais comme elle n'en avait nulle intention, ce flou lui convenait. Une

visite aurait certes été possible : Alii et humains respiraient un air semblable, celui des Alii étant cependant trop pauvre en oxygène, ce qui obligeait les visiteurs humains à porter, inséré dans les narines, un tube d'oxygénation, sans masque. Pour un séjour de plusieurs heures, l'usage du masque s'imposait, surtout à cause des deux pour cent de dioxyde de carbone présents dans l'air des Alii.

Les Alii étaient habitués à un pourcentage de dioxyde de carbone soixante fois plus élevé que celui de l'air terrestre et compensaient de la même façon lorsqu'ils séjournèrent dans un environnement humain, mais pouvaient s'en passer pour une visite de quelques heures.

Ce détail physiologique aurait dû rassurer à lui seul les humains qui redoutaient une invasion et une occupation alii : si les Petits Gris avaient souhaité s'emparer de la Terre, ils se seraient réjouis de voir augmenter le taux de dioxyde de carbone dans l'atmosphère de la troisième planète. Or, au contraire, ils avaient été les premiers à alerter Érymède au sujet du phénomène des gaz à effet de serre, quelques décennies avant les climatologues terriens. Ils s'en inquiétaient davantage que la plupart des citoyens de la planète bleue.

Le *Sköll* s'était rapproché avec tous ses systèmes d'observation affairés au maximum, dans toutes les longueurs d'onde disponibles. Des terabytes d'images s'accumulaient dans les mémoires du patrouilleur, pour être examinées en temps réel, puis analysées ultérieurement par les ingénieurs sur Érymède.

— Ruark, énonça posément la capitaine, je veux que nous passions carrément à l'intérieur du Phalantère.

Elle avait fait apparaître une représentation holographique de la cité spatiale au centre de la salle et elle y dirigea un curseur lumineux.

— Faites-nous entrer au milieu du triangle inférieur bâbord, faites-nous décrire un arc qui nous amènera à sortir au milieu du triangle supérieur tribord. En même temps, faites-nous décrire un tonneau, quelque chose d'élégant. Avec un peu de chance, ils penseront qu'on fait les beaux.

Alors qu'en fait, comprirent tous les officiers, le roulement sur l'axe permettrait un balayage complet par tous les instruments d'observation. Dérec ne put s'empêcher de siffler doucement, sur un ton admiratif, un brin incrédule. Non pas qu'il mît en doute les aptitudes de son camarade pilote. Il était plutôt sceptique quant à la naïveté des Alii, qui deviendraient sûrement qu'on les examinait à la loupe, sous leur nez et à leur barbe – bien qu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre.

Le *Sköll* ne filait plus qu'à son allure minimale, celle qui servait à manœuvrer près d'un orbiport. Une question vint à l'esprit de Dérec, et il l'énonça posément :

— Je me demande si les Alii ont, eux aussi, leurs rendez-vous avec les Mentors, et s'ils en profitent pour se plaindre de nous.

— Si vous vous offrez pour aller le leur demander, rétorqua la capitaine, je mets tout de suite une navette à votre disposition, Dérec.

Ce disant, elle n'avait pas quitté des yeux la projection holographique, massif filet tridimensionnel dans lequel s'engageait la petite luciole représentant le *Sköll*. Nicolas, lui, contemplait le spectacle à travers la coupole transparente. Le patrouilleur passait

entre les vaisseaux-mères comme un poisson lent entre les poutres d'une titanesque structure engloutie.

À la lueur du lointain Soleil, les éléments du Phalenstère semblaient gris ardoise, leur texture presque mate, avec de rares hublots scalènes qui laissaient deviner une lueur violacée – pour être visibles à cette distance, il devait s'agir de larges baies vitrées.

Des ports-alvéoles, vastes comme des stades et ouverts à l'espace, recelaient des empilements de soucoupes, immobiles dans la pénombre.

Et tout cela tournait lentement, haut et bas, tribord et bâbord n'ayant eu de sens que par rapport au patrouilleur au moment de son approche, mais plus maintenant dans ce carrousel au ralenti.

— Communication entrante, prévint Seki Diané.

— Audio ?

L'interprète de bord dispensa l'officier de répondre :

— « Plus de trois cents espèces animales se sont éteintes depuis que nous visitons Gaïa », énonçait le porte-parole Alii. « L'île que vous appelez “Madagascar” a perdu quatre-vingt-dix pour cent de sa végétation d'origine, et l'archipel que vous nommez “Philippines” quatre-vingt-dix-sept pour cent. Soixante-dix millions d'humains occupent les Philippines. »

La capitaine et le métapse échangèrent un regard, alors que l'étrange voix aliï restait audible derrière celle de l'ordinateur interprète. Des cartes géographiques, mélanges de photos orbitales et d'images de synthèse, se déployaient sur les écrans de la passerelle, couvertes de points et de taches colorées : indigo, marron, violet, pourpre, anthracite...

L'intelligence artificielle chargée de la traduction poursuit, sans qu'il y ait divergence sur le choix des termes :

— « L'archipel que vous nommez "Indonésie" compte cent espèces d'oiseaux et cent vingt espèces de mammifères menacées d'extinction. Deux cent deux millions d'humains occupent l'Indonésie. »

Les statistiques démographiques paraissent vraisemblables à Dérec. Nul doute qu'on les découvrirait exactes au millier près. Quant aux chiffres relatifs à la biodiversité...

Par-delà la coupole, les vaisseaux-mères continuaient de défiler, liés trois par trois, à leurs extrémités, par des polyèdres plus volumineux que les pyramides d'Égypte.

À SUIVRE...

**LES ÉCUEILS
DU TEMPS**



DANIEL SERNINE...

... est né à Montréal en 1955. Après un baccalauréat en histoire et une maîtrise en bibliothéconomie, il publie en 1978 un premier recueil de nouvelles fantastiques, *les Contes de l'ombre*. Il récidivera plus de trente fois au cours des deux décennies qui suivront, proposant une œuvre riche et diversifiée qui s'adresse tant au public jeunesse qu'au public adulte. Appréciant également le fantastique et la science-fiction, il a respectivement inscrit dans ces genres deux cycles monumentaux : celui de « Neubourg et Granverger » et celui d'« Érymède ». Au fil des ans, Daniel Sernine a remporté de nombreux prix, dont le Prix de littérature jeunesse 1984 du Conseil des Arts du Canada et les Grands Prix 1992 et 1996 de la science-fiction et du fantastique québécois. Daniel Sernine est directeur littéraire de la collection « Jeunesse-Pop » chez Médiaspaul depuis 1983 et directeur de la revue *Lurelu* depuis 1991.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames soeurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LES ARCHIPELS DU TEMPS
est le quatre-vingt-dix-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« UN MÉLANGE D'HISTOIRE D'AMOUR,
D'ESPIONNAGE, DE *SPACE OPERA* ET
D'AVENTURE QUI NE VOUS FERA PAS
REGRETTER VOTRE CHOIX. »

LE SOLEIL

Les Archipels du temps

Nicolas Dérec a trouvé sur Érymède un climat favorable à l'épanouissement de ses pouvoirs psi. Pourtant, lorsqu'à l'Institut de Métapsychique, où il étudie, on lui propose de devenir un « métapse », Nicolas hésite : désire-t-il vraiment se faire poser des implants pour avoir un accès direct au réseau informatique, prendre des drogues qui stimulent la voyance et la précognition et vivre en symbiose avec un micrord ? Ne se transformerait-il pas ainsi en cyborg ?

Et quel serait donc son rôle, une fois devenu métapse ? De commander l'un des croiseurs de l'Amirauté ? De surveiller les Terriens de plus près ou, mieux, de s'exiler aux confins du système solaire pour retrouver le fameux chronode de la Prophétie des Lunes ?

Pendant que Nicolas hésite sur son avenir, Barry Bruhn et deux anciennes amies de Karel Karilian rouvrent l'enquête sur la mort tragique de ce dernier, sans se douter qu'une taupe sans visage prépare patiemment la guerre entre Érymède et la Terre, cette terrifiante guerre interplanétaire que maître Karilian, vingt-sept ans plus tôt, avait prédite !

TEXTE INÉDIT



15,95 \$

9 782896 154074

Extrait de la publication **9,90 € TTC**

